

Extrait premier chapitre

Perchée sur le muret surplombant la plage de la Source, les jambes pendant au-dessus d'une mer agitée qui avait recouvert la totalité du sable, l'effaçant d'un coup en gommant provisoirement ce lieu ludique devenu inaccessible, Brigitte songeait tout en respirant à pleins poumons l'air iodé. Il était près de quatorze heures. Elle songeait au mois de juillet terminé, faisait le point sur tous les événements gais ou moins gais qui en avaient découlé. Les flirts s'étaient succédés ; elle n'avait pas de problème, on la trouvait séduisante, beaucoup de garçons la sollicitaient. Malheureusement, ceux qui lui plaisaient étaient toujours ceux qui lui en préféraient une autre... De toute manière, il n'y avait que François dont elle soit amoureuse. Même si elle savait qu'elle n'était pas son genre. Il ne recherchait que les blondes aux longs cheveux, style Marina Vlady qui était son idole, comme pour bon nombre de garçons... Elle n'avait aucune chance, car, mis à part ses yeux clairs, elle était tout le contraire : petite et mince, cheveux bruns mi-longs. Et puis, François venait de partir passer le mois d'août en Israël, dans un kibboutz... Israël, la terre promise des juifs qui y revenaient en masse, était en pleine évolution ; elle se construisait. Cette année-là, beaucoup partaient dans les kibboutz apporter leur aide aux Israéliens. Ensuite, François irait passer le mois de septembre dans l'autre maison de ses parents à Saint-Gilles Croix de Vie. Elle ne le reverrait plus qu'aux prochaines grandes vacances... Une tristesse accablante l'envahit soudain.

Durant sa rêverie, Brigitte recevait parfois des gerbes d'écumes qui l'éclaboussaient, provenant de l'assaut brutal et intempestif des vagues se projetant au pied du muret. C'étaient les grandes marées, un peu comme celles d'équinoxe survenant fin septembre et qui monteraient encore

plus haut, recouvrant entièrement toutes les marches descendant à la plage ; comme tous les ans à la même époque. Lorsqu'il n'y avait plus de plage, la bande de copains se retrouvait au-dessus, au « Casino de la Source », pour son plus grand plaisir ; de même que lors des jours de mauvais temps. Sur la plage, la bande n'était pas toujours très bien vue : à elle seule, elle accaparait une grande partie d'un espace déjà restreint ; à Pornic, les plages étaient plutôt petites...

Le Casino de la Source (La source se trouvait plus loin en contrebas, au pied des rochers) ne l'était que de nom ; en fait, c'était un charmant café-bar en rotonde aux immenses baies vitrées sur le pourtour permettant une vue idéale sur la mer, et dont le toit arrondi recouvert d'ardoises faisait penser à quelque vieux donjon. Il était tenu par les Gaudin mère et fils ; la mère, une femme à l'âge incertain, et le fils, du nom d'Alfred, surnommé « Frédo », qui devait avoir dans les trente ans. Les Gaudin faisaient aussi restaurant le week-end et louaient à la semaine ou au mois deux ou trois chambres à l'étage. Mais ce que préféraient Frédo et sa mère à toute autre chose, c'était quand la bande de jeunes les honorait de sa visite. Ils n'étaient donc jamais aussi heureux que les jours de pluie ou de grandes marées. Lorsque c'était en semaine, comme il n'y avait guère de monde à part la petite bande – qui, au grand complet, comptait tout de même pas loin d'une trentaine de filles et garçons – les Gaudin sortaient alors le pick-up et la pile des nombreux disques de blues et de rock-and-rolls les plus en vogue. Miles Davis, Sydney Bechet, Les Beatles, Elvis Presley, Les Platters, Les Rolling Stones, Ray Charles, Ella Fitzgerald, Louis Armstrong, Paul Anka, Johnny Hallyday et bien d'autres, tout y passait ! Et garçons et filles se mettaient aussitôt à danser dans la vaste salle ronde, avec les Gaudin qui n'étaient jamais en reste.

Brigitte sortit de ses songes... Elle venait de percevoir du bruit au-dessus, de la musique. Elle était arrivée la première

au rendez-vous et avait décidé, en attendant les copains, de venir contempler l'océan déchaîné afin d'y méditer ; c'était une contemplative, et la méditation était un de ses actes favoris. Ce qu'elle entendait à présent avec émotion était l'un de ses airs préférés qui s'échappait par l'une des fenêtres ouvertes du Casino, juste au-dessus d'elle. *Petite Fleur* de Sydney Bechet, étirait ses plaintes tristes et nostalgiques aux sanglots parfois douloureux, se mêlant au bruit des vagues. Elle se retint de pleurer : avec la musique du film *Ascenseur pour l'échafaud* et le *concerto d'Aranjuez* de Miles Davis, c'était parmi les airs qu'elle ne pouvait écouter sans en être profondément bouleversée, jusqu'aux larmes ; elle ne savait pourquoi. C'était comme si cela développait en elle une sorte de prescience des malheurs possibles, de ces malheurs obligatoires aux adultes, qui semblaient parfois en avoir encore davantage que les adolescents. Et tout en le souhaitant, elle appréhendait un peu l'âge adulte. Elle se reprit cependant, à l'idée que certains de la bande venaient d'arriver ; toute sa joie revint.

Fougueuse et preste, elle sauta du muret et gravit rapidement les quelques marches menant au Casino. Le cœur battant, elle ouvrit la grande porte vitrée. Elle reçut en plein visage les dernières notes de *Petite fleur*, qui s'éteignirent lorsqu'elle referma la porte.

Trois tables plus loin sous une des fenêtres, elle aperçut cinq copains de la bande, cinq amis de toujours. Claudine, dite « Poupette » vu son côté jolie poupée, Gérard, dit « Gédéon » parce qu'il disait tout le temps « moi, j'ai des ronds », Danièle, dite « P'tite fleur » parce qu'elle en fredonnait l'air sans cesse, Alain, dit « Tonton » parce que son nom de famille était « Raton », et enfin Patrice dit « Titus » parce qu'on lui trouvait une certaine ressemblance avec l'une de ces belles têtes d'empereurs romains. Elle alla les rejoindre avec empressement, tandis que les trois garçons s'écriaient en

choeur : « Chouchou !... Te voilà enfin ! On avait peur que tu ne viennes pas, maintenant que François est parti... ». Ce n'était un secret pour personne dans la bande, qu'elle allait toujours partout où François se trouvait. Depuis l'année dernière, tout le monde l'appelait Chouchou, surnom donné par les garçons qui la trouvaient « Si chou ! ». Brigitte, que cela amusait, trouvait ça très bien ; c'était à la mode, presque tous avaient un surnom, et elle préférait le sien à un quelconque rappel à l'actrice en vogue nommée BB ! Mais le plus drôle, pensait-elle, ce serait lorsque Pierre, un autre copain qui devait revenir de Paris bientôt, serait là. Lui aussi était surnommé Chouchou, et ça créait pas mal de confusions ! Poupette l'attendait d'ailleurs avec impatience : c'était son flirt depuis le mois dernier.

Au bar, en grande conversation avec les Gaudin, Brigitte aperçut un garçon qu'elle n'avait encore jamais vu. Elle ne le voyait que de dos ou de trois quarts, mais il lui fit grande impression ; à tel point, qu'elle ressentit un léger pincement au cœur : d'une certaine façon, il lui faisait penser à François. Même allure, même taille, même corpulence... Un peu le même type d'homme, apparemment. Mais ses cheveux étaient beaucoup plus foncés, pratiquement noirs corbeau. Et sa peau, nettement plus bronzée, avait presque la couleur d'un bel ambre doré. Elle se pencha vers Poupette et lui demanda : « Sais-tu qui est ce garçon qui parle avec Frédo ? Il a l'air plutôt mignon, tu ne trouves pas ?

– Ouais... il est plutôt pas mal ! Même vachement bien ! Il va venir nous rejoindre, t'inquiète pas ! Il est arrivé hier... T'as pas de chance, t'étais pas là... Mais tu sais, tu verras, il est plutôt ours ! Et il a pas l'air très gai – hier, je l'ai pas vu rire une seule fois... – et en plus, il parle à peine... Il nous écoute tous, discute uniquement avec les garçons et semble carrément nous ignorer, nous les filles... J'ai bien essayé de lui parler, mais c'est à peine s'il m'a répondu ! Il a l'air plutôt «

Bonnet de nuit » et je me demande même si c'est le genre de mec qui aime danser... Ça n'a vraiment pas l'air d'un boute-en-train !... Enfin, on verra bien tout à l'heure, quand tout le monde sera arrivé !... Ah, oui, j'oubliais ! Gédéon qu'a pas mal discuté avec lui, nous a appris qu'il habitait à Marseille ; il est en vacances ici chez un vieil oncle ou cousin, je sais plus... Paraît-il que c'est un Pied-noir... Tu sais, les Français d'Afrique du Nord qu'ont été obligés de rentrer en France l'année dernière, à cause de l'indépendance de l'Algérie ?... Ouais... il vient de là-bas ! Sans doute pour ça qu'il est si bronzé !... ».

Brigitte ne répondit rien ; à part elle, elle pensait que le retour récent et forcé de toute une population qui avait toujours plus ou moins vécu en Algérie, ne devait évidemment pas la rendre gaie, eu égard aux circonstances plutôt dramatiques qui l'y avaient obligée. Elle n'en fut que plus émue et intriguée et considéra le nouveau venu sous un jour différent. Il arrivait justement à leur table...

« Chouchou, voici Christian ! Il est arrivé hier, annonça Gédéon. Christian, je te présente Chouchou, notre petite mascotte... C'est la plus jeune de la bande, tu penses si on la chouchoute ! C'est un peu notre petite sœur à tous... Tu verras, elle est vachement adorable ! ».

Brigitte n'était pas vraiment enchantée de la présentation de Gédéon... Surtout devant Christian ! Elle avait un peu honte qu'on la prenne sans cesse pour une gamine... Christian lui dédia un sourire qui la chavira, tant elle lui trouva de charme ; charme tout de douceur et d'indéniable tristesse... Poupette avait raison : il émanait de ce garçon un « Je ne sais quoi » de triste et de lourd, allant bien au-delà d'un retour en France non désiré ; comme un secret douloureusement enfoui qu'il aurait eu du mal à porter... C'est du moins ainsi que Brigitte ressentit Christian ce jour-là... Et elle se jura immédiatement de faire sa connaissance avec tact et patience, de l'appivoiser

petit à petit, de percer ses secrets... Elle était presque certaine qu'il en avait... Sans doute en rapport avec son exil forcé et son ancienne vie en terre africaine. Tout ceci piquait sa curiosité, sa soif de tout connaître de la vie. Elle trouvait Christian à la fois beau et intéressant et se sentait déjà très attirée par lui... Elle aimait son côté posé, qu'elle trouvait rassurant. Habitée au côté un peu gamin turbulent de ses autres copains, elle appréciait le côté sérieux de ce jeune homme, qui paraissait différent. Il devait être plus âgé, et même le plus âgé de la bande, elle en était presque certaine... Il devait bien avoir, selon elle, au moins vingt-quatre ou vingt-cinq ans... Huit ou neuf ans de plus qu'elle !... « *Un homme, plus un gamin...* » pensait-elle, le cœur en déroute.

Extrait dernier chapitre

La date fatidique de ce dernier jour du mois d'août que beaucoup appréhendaient dans la bande, puisqu'elle sonnait le glas de leurs vacances, était malheureusement arrivée. Comme par hasard et pour mieux le leur faire regretter, le ciel d'un bleu lumineux exhibait justement un soleil resplendissant qu'ils avaient souvent attendu en vain.

Toute la bande de copains se trouvait pour la dernière fois au grand complet sur la plage de la Source. Les gens les regardaient de travers : par chagrin et dépit, ils avaient voulu les faire enrager le dernier jour ; ils s'étaient volontairement étalés sur le sable, prenant beaucoup plus de place que d'habitude... Quinze jours auparavant, un premier départ avait déjà eu lieu : celui de Léa et Judith Cohen, reparties à Nantes. Tout le monde en ressentait de la tristesse, tellement elles avaient su se faire apprécier ; Brigitte plus que quiconque. Il était quatre heures, et quelques-uns devaient déjà rentrer chez eux ; leurs parents les attendaient pour prendre une route souvent fort longue, parce qu'ils habitaient très loin de là. À deux heures, tous s'étaient d'abord retrouvés au Casino de la Source, pour un dernier pèlerinage avec les Gaudin. L'ambiance, pour une fois plutôt calme et recueillie, avait fini par se dissoudre tristement faute d'enthousiasme, comme toujours à la fin de l'été. Certains d'entre eux seraient encore là en septembre, mais il n'en resterait plus beaucoup. Il y aurait peut-être des nouveaux venus, mais sans doute très peu ; comme toujours en ce dernier mois de vacances. Sur la plage, Brigitte savourait les derniers moments dans les bras de Christian. Elle l'avait pour elle jusqu'à sept heures, il ne prenait le train pour Marseille que très tôt le lendemain matin. Elle se remémorait avec bonheur et nostalgie tous les instants de ce superbe mois qui lui avait permis de le connaître et de

l'aimer. Une sorte de vertige s'emparait d'elle, à l'idée que le lendemain tout serait terminé, qu'il ne serait plus là, à ses côtés...

Au fur et à mesure que garçons et filles se levaient pour dire un au-revoir définitif aux copains, les mines des uns et des autres s'assombrissaient. Une peine commune s'était emparée d'eux, même de ceux qui, pourtant, passeraient encore le mois de septembre ici. Ce ne serait plus pareil... Une fois la bande privée de chacun de ses membres, il y aurait un grand vide, difficile à combler. Tous avaient leur place, leur utilité, étaient complémentaires ; parce que l'amitié entre eux primait avant tout, et qu'il leur semblait former une grande famille qu'ils auraient voulu perpétuer indéfiniment. Christian, sentant l'infinie tristesse de Brigitte, s'efforça de la distraire. Vers les six heures, comme il ne restait plus qu'eux sur la plage avec un autre couple parti se baigner, Christian proposa à Brigitte de faire une dernière balade le long de la corniche, histoire de s'isoler et de rentrer tranquillement. Main dans la main, ils remontèrent de la plage par l'escalier de pierre que Brigitte avait grimpé tant de fois. Après celui de la plage, il fallait encore en monter un autre, aux nombreuses marches passant devant le Casino de la Source, le contournant, et débouchant tout en haut, dans la rue de la Source, face au camping. Ensuite, on prenait à gauche et on marchait un peu jusqu'en haut de la route ; on arrivait alors sur le petit chemin de terre réservé aux piétons, sur la corniche qui longeait et surplombait l'océan. Le coin, véritable enchantement pour le promeneur, semblait comme tout exprès créé pour lui ; les villas qui faisaient rêver étaient à droite, la mer à gauche ; des buissons bien taillés, régulièrement entretenus avec le plus grand soin, formaient des allées qu'il pouvait emprunter ; juste en dessous, les rochers et l'océan à perte de vue. Au milieu de certains massifs, on trouvait même des bancs face à la mer, parfois aussi, des tables pour le pique-nique ; souvent,

les haies se doubaient, formant d'étranges labyrinthes où l'on s'amusait à se perdre. En contrebas, disséminés sur les rochers, de nombreux carrelots projetaient leur squelettique ossature échevelée ; pieds dans l'eau sauf à marée basse, ils offraient plate-forme bétonnée et vétuste plancher aux passants désireux de s'y allonger, ou de s'en servir de plongeur. Brigitte et Christian descendirent s'étendre sur l'un d'eux, bien en retrait. Sur leur perchoir dominant l'océan, eut lieu leur dernier flirt.

Brigitte était comme folle, à l'idée qu'elle allait se retrouver seule. Sa passion pour Christian en fut décuplée. Elle l'aima avec désespoir. Puis il leur fallut bien reprendre ensuite leur route, et ils remontèrent le long du sentier.